



Journal de *bord*

SOMMAIRE

Comment communiquer à l’heure du soupçon?
Il y aura toujours des migrants
Le Bateau, la Brute et le Migrant
Parole aux Passagers
Plus qu’une chaise

Paraît deux fois par an
Tirage: 4000 ex.

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T Bateau 022 736 07 75
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro
Florence Chabloz, Christelle Perrier,
Eric Gardiol, Alain Simonin

Photos
Olivier Stabile, Cycoe

Mise en page
Solidaridad Graphisme

Impression
Ediprim, Bienne
Imprimé avec des encres non minérales

ENTRETIEN AVEC ALESSANDRO MONSUTTI

Il y aura toujours des migrants...

Anthropologue de formation, Alessandro Monsutti est Professeur adjoint à l’Institut de Hautes Études Internationales et du Développement. Ses principaux travaux de recherche ont pour objet la migration des populations afghanes dans le monde. Il nous a accordé un entretien pour nous parler du thème de la migration, dont nous vous livrons ici le résumé.

Il faut reconsidérer l’ensemble de l’histoire humaine comme une série de mouvements migratoires. Même après 150 ans, on ne prend pas racine. Les plantes ont des racines. Les Hommes ont des pieds. J’aime citer un hadith, un des textes religieux musulmans, qui dit «Sois dans ce bas monde, comme un étranger, ou un passant». Je crois qu’il faut nous penser en ces termes, comme des vagabonds.

Il me semble important de rappeler à quel point la migration est la norme de l’histoire humaine. N’oublions pas que nos ancêtres ont quitté l’Afrique il y a peut-être cent ou cent-vingt mille ans, pas plus, et que toute l’humanité, sans aucune exception, est issue de cette dernière vague migratoire. Nous sommes tous, au fond, des Africains.

Si l’on se penche sur l’histoire plus récente, on découvre que les Helvètes étaient une tribu gauloise, venue d’Europe centrale, dont la volonté était d’aller dans le Sud-Ouest de ce qui est la France aujourd’hui, quelque part dans la Dordogne, à manger des truffes plutôt que du fromage. Les Helvètes sont entrés dans l’histoire lorsque Jules César – et c’est ainsi que la Guerre des Gaules commence – les a obligés à rester où ils étaient, dans ce qui deviendra plus tard la Suisse.

La migration est un fait constitutif de notre histoire. L’exception historique, c’est plutôt l’État-Nation, qui est une forme d’organisation sociopolitique assez récente. L’État-Nation, avec un territoire bien défini, une capitale, un système de taxation, une armée, une éducation publique et nationale, ne s’est développé qu’au XIXe siècle. Aujourd’hui, dans les discours politiques comme dans les discours sociaux, on a tendance à inverser cette préséance historique. On dit que la migration vient perturber la catégorie de l’État-Nation, alors que c’est plutôt l’État-Nation qui perturbe les flux humains qui ont fait l’histoire de nos ancêtres et qui ne sont pas prêts de cesser.

On oublie à quel point l’Europe, au XIXe siècle, a été une terre d’émigration vers l’Amérique du Nord et du Sud, vers l’Australie et toutes les colonies. Cela représente des millions de personnes. Sans cette possibilité d’exporter le trop-plein de population, l’Europe n’aurait probablement pas pu se développer de la même manière. Aujourd’hui, on refuse à certains pays du Tiers-Monde, qui connaissent une situation démographique comparable à celle de l’Europe du XIXe siècle, d’user du même exutoire migratoire. Cela a pour conséquence de créer des problèmes et des distorsions structurelles au niveau global.

Pourtant cette migration est également de l’intérêt des pays du Nord. Si on se réfère à la Commission Internationale des Migrations Globales, 77% de la croissance démographique de l’Europe occidentale est liée à la migration. En Suisse, où la pyramide des âges est déséquilibrée du fait du vieillissement de la population, les migrants contribuent à la rendre moins instable et participent à la pérennisation du système de retraite. On croit parfois que la pauvreté dans les pays du Sud est le seul facteur de migration, et qu’en encourageant le développement de ces pays on réduirait les flux migratoires. En réalité, la richesse des



pays du Nord et leurs difficultés démographiques contribuent tout autant au phénomène, ainsi que des facteurs structurels tels que l’offre et la demande des marchés de l’emploi au niveau global.

En ce qui concerne les facteurs psychologiques de la migration, la question est beaucoup plus complexe qu’on veut bien le croire. J’ai observé en Afghanistan, mais c’est aussi vrai dans d’autres contextes, qu’un homme qui n’émigre pas n’est pas un homme. La migration est une étape obligatoire de la vie: on doit partir en Iran, en Arabie Saoudite, en Occident, travailler, gagner de l’argent, puis rentrer chez soi avec un petit pécule qui permettra de se marier et de fonder une famille. La migration est ainsi un rite de passage, qui permet aux jeunes hommes de prouver leur courage, de démontrer qu’ils sont devenus adultes et responsables. J’ai même tendance à penser que, dans certains cas, l’adversité que les migrants doivent affronter sur le chemin valorise d’autant plus l’expérience.

Quand je discute avec des Afghans – qui ont connu la guerre et les bombardements, qui sont nombreux à avoir risqué leur vie, avoir été blessés par balle, torturés, emprisonnés – je suis parfois surpris de constater que cette souffrance pèse léger par rapport aux humiliations qu’ils peuvent subir une fois arrivés dans certains pays d’Occident. Parce que la guerre, malgré tout, valorisait leur travail: un médecin afghan qui traverse une ligne de front avec un convoi de blessés risque sa vie, va peut-être se faire attraper, maltraiter, mais il est au service de ses pairs et fait preuve de courage. C’est un acte qui le valorise et qui donne sens à sa vie. En Suisse, la même personne va être confrontée à des bureaucrates plus obtus que méchants, qui vont appliquer de façon mesquine des règlements et qui vont littéralement l’humilier, pas forcément par malveillance, mais par maladresse. Parce que le fait d’être dans une position bureaucratique crée une distance et déshumanise la personne qui est en face en technicisant une relation humaine.

Il y a donc un fort traumatisme causé par la manière dont les migrants sont



ÉDITORIAL

Comment communiquer à l’heure du soupçon?

Voilà la question qui nous chatouillait l’esprit alors que nous participions à la Journée du Partenariat, réunissant autour d’une même table les acteurs de diverses associations (professionnels et membres de comités) et des fonctionnaires des administrations publiques. Si une telle réunion a eu lieu, pour la deuxième année consécutive, c’est qu’il existe un malaise entre les associations et les autorités, depuis que ces dernières, entraînées par certains milieux politiques, ressentent le besoin croissant de contrôler au plus près l’utilisation des subventions destinées à des associations d’intérêt public. Cette même question nous hante lorsque nous constatons les résultats des votations depuis quelques années, en particulier quand les initiatives s’attaquent aux droits fondamentaux des personnes et aux assurances sociales. Ne doit-on pas y voir une vraie bataille rangée contre la solidarité et les droits des personnes?

Pour soutenir ces évolutions (ou régressions), toute la rhétorique ne repose que sur un seul argument: lutter contre les abus. Et pas n’importe quels abus; on ne parle pas ici de renforcer le contrôle sur les banques, les assurances ou les fraudes fiscales des grosses fortunes. Non, en Suisse, ceux qui abusent, ce sont les chômeurs, les personnes souffrant de handicap, les malades, les toxicomanes, les associations sans but lucratif et bien-sûr les étrangers, dont le seul fait d’avoir quitté leur pays est un abus en soi.

Il faut croire qu’il importe peu de bafouer ouvertement les droits fondamentaux de l’Homme, tant que cela nous permet de nous protéger contre une poignée d’opportunistes de la catégorie poids-plume. Peu importe également si le contrôle coûte plus cher que les abus dont il nous défend, tant que nous sommes vengés de ceux qui en profitent. Et peu importe si le contrôle coûte aux associations leur capacité de répondre avec créativité, rapidité et souplesse aux problèmes de notre société, ainsi que leur temps, leur motivation et leurs moyens, alors même qu’elles permettent aux contribuables d’économiser une prestation étatique qui serait autrement plus onéreuse.

Peut-être les autorités et les associations ont-elles perdu de vue qu’elles sont partenaires dans cette tâche immense qui est de rendre à la société sa taille humaine. Il n’en demeure pas moins que notre seul espoir de rétablir cette confiance qui nous fait aujourd’hui défaut est de recréer le dialogue, de réapprendre à se connaître, de communiquer libres de tout soupçon.

C’est de cette volonté qu’est née la Journée du Partenariat. Elle nous a permis de nous réunir et d’échanger, au sein de cercles de conversation, les difficultés, les frustrations que nous connaissons dans nos pratiques respectives, mais aussi de réaliser que nous pouvons être motivés par des valeurs communes. Si nous parvenons à maintenir le dialogue avec les administrations, à fédérer nos associations, à créer des réseaux de partenariat et des actions collectives pour la sensibilisation de la population et de la classe dirigeante (notamment les élus), peut-être parviendrons-nous à rétablir un dialogue affranchi des débats stériles et populistes, une collaboration active en faveur de la justice sociale et de l’équité.

C’est de ce même espoir qu’a surgi le thème de ce Journal de Bord, déplié devant vous comme la voile d’un navire ou un mouchoir gargantuesque, gonflé par l’ambition de vous offrir matière à réflexion sur ce semblable que nous appelons vulgairement l’étranger ou le migrant et qui semble parfois appartenir à la catégorie des chimères, tant il est l’objet d’affabulations farfelues, de contes macabres et de fantaisies statistiques.

Christelle Perrier, membre du comité
Eric Gardiol, responsable administratif



La Buvette du Bateau est de retour!

Cette année, c’est **du 16 mai au 16 septembre** que vous pourrez venir profiter de la plus belle terrasse et du plus beau salon flottant de la rade, par beau et mauvais temps. Au menu: plats du jour, salades, après-midis en chaise longue, soirées apéros, raclette, tapas et musique.

HORAIRES

Lundi: 12h à 14h
Mardi au vendredi: 12h à 23h
Samedi: de 18h à 3h, du 28 mai à fin août

**Vous êtes tous et toutes cordialement invité-es
à la Fête d’Inauguration
le vendredi 27 mai à partir de 18h00!!!**

Le Bateau, la Brute, et le Migrant

Parmi les personnes qui fréquentent le Bateau «Genève», beaucoup sont des personnes en migration. En les fréquentant quotidiennement et en découvrant leurs histoires de vie, on découvre d'autres réalités que celles que nous vendent les médias et les partis politiques. On se rend vite compte qu'il n'est facile de faire des généralités que tant qu'on ne les côtoie pas. Leur point commun, c'est la détresse qu'ils vivent face à leur situation sans issue, où leurs espoirs ne sont rien de plus que des illusions.

Beaucoup d'entre eux n'ont pas de statut, c'est-à-dire qu'ils sont en situation de clandestinité ou de non-entrée en matière (NEM). Souvent, leurs familles ont donné tout ce qu'ils avaient pour que leur enfant, leur frère, leur mari parte chasser l'espoir dans des pays plus riches. Pour ceux-là, la désillusion est longue à déglutir, parfois même impossible à jamais accepter. Ils étaient partis pour une année ou deux, mais voilà dix ans qu'ils sont ici, à vivoter en s'accrochant aux lambeaux de leurs rêves, souvent jusqu'à en sombrer dans la folie. Car la précarité abîme les esprits, parfois définitivement. Ceux qui se décident finalement à repartir, rentrant bredouilles au pays, n'ont parfois même plus de place au sein de leur propre famille, ayant déçu les espoirs de leurs parents et subissant un déshonneur sans pareil.

Les débats politiques et populaires d'aujourd'hui ressassent la notion d'appel d'air, prônant que l'aide sociale prodiguée par les collectivités publiques et les associations telles que la nôtre encouragent la migration économique. Pour celui qui connaît la réalité que vivent les clandestins dans notre pays, cette théorie est choquante. Qui d'entre nous serait prêt à partir loin de sa famille, de son conjoint et de ses enfants, pour venir vivre de rien et dormir dans la rue, sans possibilité d'améliorer jamais sa condition? Ces femmes et ces hommes ne sont pas des moineaux, mais des oiseaux migrateurs. Ils viennent à nous dans l'espoir d'y trouver un temps plus clément, pas de survivre de miettes sous les tables de l'opulence de quelques-uns. C'est encore cet espoir qui les fait demeurer ici, ainsi que la peur, hélas justifiée, des conséquences de leur échec.

Dans cette situation, les professionnels du Bateau ont également la triste mission de contribuer à leur désillusion, en leur rappelant sans cesse la seule option légale dont ils disposent: le retour au pays, avec tout ce que cela comporte de déshonneur et de misère. Malgré cela, il est toujours étonnant de constater que la très grande majorité des personnes se refusent catégoriquement d'opter pour des solutions illégales, en dépit de leur attrait.

Au Bateau, on essaie de les aider au mieux, dans la mesure de nos moyens. Il s'agit avant tout de leur offrir de quoi se nourrir et se réchauffer, mais aussi du respect, de la chaleur humaine, une écoute. On ne fait pas de miracles à bord, mais on essaie quand même. En les intégrant à la vie du Bateau, on leur permet de s'intégrer un petit peu à la société genevoise, même si cela ne leur donne que le temps de perdre leurs espoirs. On leur reconnaît le droit de vivre et d'être reçus avec humanité. Et lors des groupes de parole ou des réunions de passagers, on se surprend parfois à rêver avec eux d'un futur où leurs sacrifices et leurs efforts porteraient des fruits, pour leur propre bien et celui de notre société.

Ce Journal de Bord, nous le dédions à tous ceux que nous avons connus et qui sont repartis. Nous pensons souvent à vous et nous demandons si, là où vous êtes, vous vous rappelez encore de notre vieux rafiot, de son équipage et de ses donateurs qui, contre vents et marées, vous ont tendu la main.

(Eric)

Plus qu'une chaise



Chaise «spinas», design: cycoe - www.cycoe.net

Nous sommes heureux de vous présenter la nouvelle venue au Bateau Genève. Elle s'appelle la chaise «spinas» et a été conçue par Yves Corninboeuf, designer, bénévole du Bateau. Elle sera fabriquée par des passagers rémunérés pour remplacer les chaises en plastique des accueils et de la Buvette. Sur chacune d'elle sera apposé le prénom du passager qui l'a construite, le nom du donateur qui l'a financée et celui du designer.

Tous ceux qui le souhaitent sont invités à venir, pendant les heures d'ouverture de la Buvette du Bateau, financer une chaise pour un montant de 200.- francs en liquide. En achetant une chaise, vous contribuez à rendre la Buvette plus belle, vous parrainez le travail d'un passager, et vous soutenez les actions du Bateau tout à la fois. Merci de tout coeur pour votre soutien!

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Nous avons l'honneur de vous inviter à notre prochaine Assemblée Générale qui aura lieu à bord du «Genève» **le mardi 19 avril.**

- 19h: Partie statutaire
- 19h45: Présentation du projet chaise «spinas» en présence de son concepteur
- 20h: Apéritif dînatoire
- 20h30: Dialogue musical sur le thème de l'exil, avec notre invité Pancho Gonzalez, musicien Suisse et Chilien.

Nous nous réjouissons beaucoup de vous y retrouver!
Le Comité et l'Equipe du Bateau



LA VIE DU BATEAU

Parole aux Passagers

Entretiens relatés par Florence

Amine* est un jeune homme algérien de vingt-neuf ans. Il est le dernier d'une famille nombreuse et il a pu apprendre la maçonnerie avec son père lorsqu'il était adolescent. Jusqu'à ses 18 ans, ses grands frères ont beaucoup aidé à subvenir aux besoins de la famille. Mais ils ont ensuite pris leur indépendance et la charge familiale est revenue à Amine.

Comme il travaillait au port de pêche, l'idée de partir en Europe a tout naturellement germé dans son esprit. Il avait l'avantage de bien connaître les bateaux et leurs destinations. Il se cacha à bord d'un bateau de marchandises jusqu'en Espagne. Et c'est ainsi que son voyage en Europe commença. Amine a aussi transité par la France et l'Italie avant d'arriver en Suisse et à Genève en 2006.

Amine cherche simplement du travail dans la maçonnerie ou autre, mais sans papier, c'est la galère. Il a entendu parler du Bateau par des anciens de la rue et il a commencé à venir prendre ses petits-déjeuners à bord. Pour lui, ce lieu permet de rencontrer des gens sympas et de se sentir «être un humain, comme tout le monde». Pouvoir parler des problèmes qu'il rencontre et se sentir écouté est important pour lui. «Tout le monde est le bienvenu au Bateau» me dit-il avec le sourire. Et l'aide sociale qui est proposée semble le soulager quelque peu.

Alpha* est un jeune sénégalais de trente-deux ans. Il est né à Dakar où il a vécu avec sa famille jusqu'à ses trente ans. Après l'école, il a suivi une formation en électromécanique pendant deux ans, puis il a travaillé pour une entreprise de sondages et d'études de marché. Ce travail lui plaisait beaucoup car il lui permettait de voyager au sein du pays mais aussi en Gambie et en Guinée.

Il a fait connaissance avec une famille sénégalaise qui venait de Suède et qui voulait visiter le pays. Ils sont devenus amis et Alpha leur a servi de guide. Comme ils étaient très contents de leur voyage, ils ont demandé à Alpha s'ils pouvaient faire quelque chose pour lui, et c'est ainsi qu'ils lui proposèrent de les rejoindre en Suède. Comme cela intéressait beaucoup Alpha, ils firent des demandes à l'Ambassade et il reçut un visa de trois mois pour l'Europe.

Pour lui, ce choix n'a rien à voir avec l'exil, car il n'était pas forcé de partir. Sa vie lui plaisait au Sénégal, mais il avait envie de découvrir de nouveaux horizons et de nouvelles personnes. Il n'avait même pas encore pensé au fait qu'il ne rentrerait pas au pays après les trois mois qui lui étaient accordés. Il avoue qu'il avait tout de même souvent entendu des histoires sur l'Europe et que «là-bas, tu peux toujours avoir ta chance».

Il est donc resté trois semaines en Suède, puis il a décidé de partir visiter l'Europe. Il est allé en France, à Chaumont, chez un ami à qui il a prêté main-forte pour rénover sa maison. Il est ensuite parti deux semaines au Portugal et est retourné en France avant de venir à Genève.

Il a aussi visité Bâle, Zürich et Neuchâtel, mais c'est le bout du lac qui semble avoir gagné son cœur. «J'ai vrai-

ment ressenti une grandeur de cœur chez les Suisses», me dit-il. «Alors j'essaie de m'accrocher, de me dire que ça va marcher un jour et que je pourrai vivre tranquillement en Suisse».

Même s'il est face à la difficulté de trouver un travail fixe, sans papier, Alpha se sent bien à Genève et essaie d'être ouvert à tout le monde. C'est vrai qu'il a le contact très facile et que c'est agréable de discuter avec lui. Lorsque je lui demande quels sont ses espoirs, il me parle d'abord de trouver du travail ou même une nouvelle formation dans le domaine du droit maritime et, qui sait, peut-être fonder une famille. Il recherche une certaine stabilité, comme la plupart des gens.

Pour terminer notre entretien il me raconte qu'il a connu le Bateau par le bouche à oreilles, en rencontrant d'autre sénégalais qui fréquentaient déjà le lieu et qui l'ont encouragé à venir prendre les petits-déjeuners avec eux. Cela ne fait que peu de temps qu'il y vient, mais ce qui lui plaît le plus c'est qu'il y rencontre des gens, de son pays et d'ailleurs, et qu'il a le plaisir à pouvoir prendre son café en bonne compagnie.

Bahir* est un jeune homme de vingt-neuf ans, originaire du Maroc. Il y a vécu avec sa famille un peu moins de dix-huit ans et s'est formé comme électromécanicien. Un jour, ses voisins, des gens riches, lui ont dit: «Va en Europe, il y a tout ce qu'il faut là-bas!». Sa mère ne voulait pas qu'il s'en aille, mais il était décidé.

Il s'en est allé lors du Ramadan. Vers cinq heures du soir, il s'est caché dans un camion, puis a pris le bateau jusqu'en Espagne. Il a ensuite pris le bus pour l'Italie, mais, arrêté à la frontière, on l'a renvoyé à Barcelone, dans un foyer pour mineurs. Pas prêt de se résigner, c'est un soir de janvier 2005 qu'il est finalement arrivé à Genève.

Il connaissait deux personnes sur place, qu'il avait rencontrées durant son périple, mais il ne savait pas comment les joindre. En demandant son chemin, Bahir s'est adressé à un homme qui connaissait le Bateau ainsi que l'une des deux personnes qu'il cherchait. C'est ainsi qu'il a pris son premier petit-déjeuner genevois à bord du «Genève».

Pour lui, l'exil est difficile. C'est un sujet sensible car sa famille lui manque énormément. Il m'avoue pleurer. Un lourd silence lui pèse fort sur le cœur. Alors il vient au Bateau. Il me dit que ce qui lui plaît ici, c'est de pouvoir retrouver ses amis, de prendre le petit-déjeuner ensemble et surtout de pouvoir parler.

Que ce soit avec les passagers ou avec l'équipe, raconter ses problèmes le soulage un peu. Il en est reconnaissant. Il me dit aussi pouvoir trouver les informations dont il a besoin, au Bateau, et que c'est très important.

Bahir rêve d'une vie normale. Il imagine un mariage, un jour...

Alors voilà, «On verra le destin, ce qu'il a caché!» me dit-il avant de partir.

* Prénoms fictifs.

